

MAURICE SACHS

Histoire de John Cooper d'Albany

roman

nrf

GALLIMARD

**HISTOIRE
DE JOHN COOPER
D'ALBANY**

MAURICE SACHS

Histoire de John Cooper d'Albany

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.
© Éditions Gallimard, 1955.*

NOTE DE L'ÉDITEUR

Projeté dès la fin de 1940, entrepris seulement au début de 1942 dans l'établissement de bains où l'auteur venait de trouver un refuge très temporaire, continué en Normandie, abandonné enfin, lourd de 400 pages, au cours d'une tentative manquée pour franchir la ligne de démarcation¹, entre les mains de l'habitant limitrophe qui devait, bien après la guerre, l'apporter à la Librairie Gallimard : voilà l'histoire extérieure du manuscrit que nous éditons aujourd'hui.

Manuscrit inachevé, Maurice Sachs le précise². Aussi est-il à peu près certain que — sauf les trois premiers, perdus — les chapitres manquants n'ont jamais été écrits. Des dix Livres de dix chapitres — un millier de pages dactylographiées — nous n'avons que quarante-sept chapitres, dont six incomplets : les deux cinquièmes environ de l'œuvre prévue³.

Grâce à de nombreuses incidentes et au chapitre X du Livre VI, il est facile de réinventer l'éducation de John Cooper, à Hillsdale (Albany, U.S.A.), par un oncle autrefois brillant, aujourd'hui sombre et alcoolique; mais nous ne saurons pas comment notre héros rencontre Freux et vient en France s'exposer à commettre

1. Voyez *La Chasse à courre*, pp. 51, 169, 180.

2. *Ibid.*, p. 177.

3. En désignant le Livre par chiffres romains et le chapitre par chiffre arabe, les vides se situent ainsi : I (1, 2, 3) — IV (4, 5, 6, 7, 8) — V (en entier) — VI (en entier, sauf le 9) — VII (en entier sauf 1 et 2) — VIII (en entier) — X (en entier, sauf 1 et 2). Les chapitres incomplets ou inachevés sont : II (8), IV (1, 2, 3 [?]), X (1, 2).

un vol de vitrail. Nous le verrons encore, ce héros, partir pour la province et s'y changer en précepteur (IV, I); mais nous n'y connaissons ni Aliette, ni, surtout, Elisabeth dont il songera à faire sa femme (IX, I, p. 297; X, I, p. 408) et qui peut-être devenait sa femme dans le Livre X, si l'on peut interpréter de la sorte le *Dernier Mot* de l'auteur.

Tant de lacunes ne rendent-elles pas le manuscrit impubliable ? Nous ne l'avons pas cru. C'est que ce récit picaresque, comme le définit Maurice Sachs¹, obéissant aux lois du genre, se compose d'une succession d'*aventures* assez aisément détachables l'une de l'autre. L'unité de ces *Bildungsromane* consiste moins dans une suite de *hasards*, que dans l'unité du héros. Avec ces quatre cents pages, le manuscrit a été mené assez loin pour que John Cooper d'Albany se forme devant nous, nous intéresse, nous entraîne. Et puis, quoi ! cette éducation, ces aventures de Mémoires, après tout est-il si mauvais que le récit en reste lacunaire et inachevé ? C'est la mémoire ! C'est la vie !

1. *Loc. cit.*, p. 169.

A COLETTE

Chère Amie, Maître admirable,

A qui souhaitai-je dédier ce long petit livre, le premier de mes écrits auquel j'ose donner le nom de LIVRE ?

A ma MÈRE ?

Aux futaies sous lesquelles je rêvai d'écrire ? Aux champs que j'arpentai sous le vent, ivre de me deviner ? Aux rivières où je trompai ma fièvre adolescente ?

A mes amis d'autrefois et d'aujourd'hui, ROBERT qui m'exhortait au labeur; RENÉ qui me parlait d'étoiles; ALFRED, de peinture; GÉRARD, de poésie; ANDRÉ, de la fantaisie; FERDINAND, de philosophie; à FRANÇOIS, YVON, GASTON qui m'encourageaient à reprendre une plume; à ALICE, à MADELEINE, à VIOLETTE, à PRUNE qui m'aiment d'affection; à ceux-là qui ont assez de vaillance, malgré tous mes égarements, pour se dire mes Amis ?

A l'être — entre les êtres chéris .. dont la figure a plus d'un visage que l'amour renouvelle ?

C'est à tous plutôt que je dédie, en COLETTE, mon travail. Qu'ils se retrouvent, sans être connus de vous, dans la Naissance du jour, le Blé en Herbe, Chéri,

Ces plaisirs, l'Entrave, Duo; dans votre œuvre entier où la Nature, l'Amour et l'Amitié ont une voix unique, tendre, profonde, émue, irremplaçable.

Et puis, mais ceci est affaire de métier, permettez-moi de placer sous votre protection d'Artisan, tout imparfait qu'il est ce minutieux assemblage de mots qui forme parfois un livre, quand on comprend une vie d'attentifs efforts à parfaitement dire, comme la vôtre, et cette haute parole de Balzac « La volonté peut et doit être un sujet d'orgueil bien plus que le talent. »

Votre ami respectueux,
MAURICE SACHS.

PROLOGUE

LECTEUR. Vous allez vivre deux jours en ma compagnie, le temps de lire un gros livre. Je l'ai vécu vingt ans, le temps d'accumuler la matière d'une mince histoire.

Le héros est un homme comme beaucoup d'autres, moins bon que vous parfois; meilleur jamais.

S'il traîne, de-ci de-là, dans cet ouvrage, quelque immoralité, il faut en accuser la vie et la société. Et s'il est une moralité à tirer de cet ouvrage, vous la trouverez au dernier mot de l'épilogue.

Ne cherchez pas à reconnaître les personnages. Vivants ou morts, ils ressemblent, sans doute, à bien des vivants et des morts, mais à nul en particulier. Le héros lui-même est bien différent de

L'AUTEUR.

LIVRE PREMIER

CHAPITRE QUATRIÈME ¹

DANS LEQUEL JOHN COOPER RENCONTRE FREUX
ET REND VISITE A UN PRÊTRE.

Vous qui deviez être mon sauveur,
vous devenez mon crime.
MASSILLON.

Le premier prêtre qui tombait dans
son existence l'intéressait à un point
extraordinaire.

ZOLA.

Ces vitraux colorés précieux à l'his-
[toire,
Qui des faits du vieux temps ont gardé
[la mémoire.
DEILLE.

Mets-toi voleur de grand chemin, tu
gagneras ta vie.
CALDERON.

Il me regarda sans l'ombre d'inquiétude.

— Eh bien ! téléphone à New-York, me dit-il.

— Mais non.

— Eh bien ! télégraphie.

1. Les trois premiers chapitres manquent.

— A qui ?

— Je ne sais pas, moi ! A ta banque, à ta famille.

— Je n'ai ni banque ni famille.

— Eh ! d'où tiens-tu ton argent ?

— Je n'ai plus d'argent.

— Hein ?

Le visage de Morveau pâlit, une petite sueur perlée parut à la racine de ses cheveux, puis envahit le front. Il me regarda fixement en silence, cependant que ses doigts courts et grassouilleux tapotaient fébrilement le bras du fauteuil.

— Tu... tu n'avais que ça ?

— Oui.

— Eh bien, mon cochon !

Je crus qu'il allait me faire des reproches et je m'apprêtais à lui répondre un peu vertement. Il n'en fut pas besoin.

— Je n'ai pas de veine, dit-il seulement en s'épongeant. Moi qui t'avais cru vraiment riche !

— Et tu m'avais presque persuadé moi-même.

— C'était tout... tout ce que tu avais ?

— Oui.

— Alors, tu es ratiboisé ?

— Oui.

— On est à sec, à sec, à sec ?

— Oui.

— Eh bien, allons boire ! s'écria-t-il en haussant les épaules.

Cette conclusion me détendit. J'étais au reste soulagé par ma confession. Qu'il était étrange de s'être senti coupable, devant un homme du calibre de Morveau, de n'avoir plus de quoi le faire vivre, alors qu'il ne m'était rien ! Rien ? Si, pourtant ! mon mauvais génie : et n'avons-nous pas quelque obligation à qui nous prêche le Diable ?

Vingt minutes n'avaient pas passé que nous riions de bon cœur. L'insouciance de ma jeunesse s'accordait avec celle de son aventureux destin.

— Je sais quelqu'un qui va nous tirer de là, dit

Morveau à la fin du déjeuner que nous fîmes excellent.

— Qui donc ?

— Freux.

— Qui est-ce ?

— Julien Freux ? Un très gentil garçon. Tiens ! Buvois une mirabelle à sa santé, et je vais lui téléphoner.

Je ne croyais plus guère à l'entourage de Morveau, ni qu'aucun de ses amis me pût sortir du mauvais pas où m'avaient fourvoyé ma mollesse, ma lâcheté, et quelque étourderie qu'aucuns taxeront d'inconscience, mais je baignais tout entier dans cette euphorie que je ne puis comparer qu'à celle que procure une trop forte dose d'oxygène : une sensation de bonheur à vide dans le vide même, l'absence de déplaisir, rien de positif, mais rien qui effraie l'âme, l'enivrement par défaut. J'attendais avec ravissement qu'il ne m'arrivât pas la moindre chose.

— Il nous a donné rendez-vous. Il passe l'après-midi chez lui, dit Morveau en revenant. Et je lui vis pour la première fois une expression assez remuante, presque virile.

Freux habitait à Auteuil, un rez-de-chaussée à double issue, qui me parut assez laid : des meubles mastocs, confortables, intransportables, laissaient à peine la place de se bouger ; les tapis moelleux étaient de couleurs criardes. Il y avait beaucoup de tableaux aux murs. Je connaissais trop peu les arts pour mettre des noms sur ces toiles, mais dès que Morveau en eut le loisir, il me renseigna avec une satisfaction visible : Renoir, Cézanne, Pissaro, Rouault, Vlaminck, Segonzac.

Le maître de maison m'intéressait davantage. Trente ans tout au plus, le teint mat, des yeux noirs fort beaux, des cheveux drus et bien plantés, des sourcils épais qui se rejoignaient à la naissance d'un nez très droit, un bel ovale de visage, l'air d'un Espagnol peut-être : le type méditerranéen en tout cas, il était, avec

luxe, assez mal habillé. On juge aisément au costume où se place l'ambition sociale : celle de cet homme-ci paraissait tendue vers le monde des courses, des jeunes joueurs, des habitués du *Fouquet's* : cosmopolites, viveurs, hommes à femmes ayant assez le goût anglais; mais il traînait sur sa personne comme un parfum oriental, un relent des souks algériens, une note plus voyante de marchand de tapis enrichi.

Il me serra distraitement la main, me tendit un verre de whisky et ne me regarda plus, pendant une heure, durant laquelle je ne le quittai guère des yeux. Il y avait en lui quelque chose de fascinant et d'indéfinissable, une force certaine, une douceur qui cachait on ne savait quoi. Il jouait au poker-dice avec un grand garçon très pommadé et d'aspect sportif. Lorsqu'il parlait, quel assaisonnement dans ses répliques de gros sel et de gravelures ! Deux filles lui tenaient tête. Elles étaient belles et fort communes. L'une semblait être sa maîtresse. Ils disaient de ces riens mêlés de surnoms, de prénoms et d'allusions codifiées qu'on ne comprend qu'en vivant dans le milieu de ceux qui les disent. Mais il y avait dans les gestes, le maintien, le débit et jusque dans l'obscénité de certaines des paroles de Julien Freux, quelque chose de mesuré, d'appliqué, de considéré qui sortait de l'ordinaire. Et je puis dire que sans que l'on sache rien de lui il excitait l'investigation.

Morveau était atonique depuis son arrivée : alangui en vérité, enfoncé dans un fauteuil comme s'il n'en devait plus bouger jusqu'au dernier jugement; parfois il tendait son verre à qui tenait une bouteille et s'emplissait sans mot dire.

Ce ne fut qu'à la fin de l'après-midi que Freux, posant cordialement une main sur mon épaule, me dit : « Causons un peu » et m'entraîna dans une pièce voisine. Elle n'était meublée que d'un grand divan tendu d'un drap d'or et d'une table basse en laque noire. Les murs étaient rouge vif, un faux plafond s'éclairait tout entier et laissait transparaître à tra-

vers l'albâtre une lumière pâle et diffuse. Il eût été difficile de voir un lieu de plus mauvais goût et je ne pouvais croire qu'on couchât dans cette catacombe. J'ai pensé, depuis, que ce devait être une « chambre d'amour » et que les filles devaient être sensibles à ce décor absurde.

— Voyons ! vous n'avez plus d'argent ? me dit Freux dès que nous fûmes assis.

— Non !

— Alors, premier point, vous n'aurez plus à payer pour Morveau qui vous coûte cher, car je le reprends à mon service; deuxièmement, je vous avance dix mille francs pour vous permettre de voir venir.

— Mais je ne peux pas accepter, m'écriai-je.

— Tut, tut, tut, vous me le rendrez.

— Comment ?

— C'est ce que je vais vous expliquer. Prenez donc une cigarette ! Mon cher, vous permettez ?... Mon cher, vous avez un air sympathique, c'est une qualité dont il faut vous servir. Ceci dit, je pense que vous ne connaissez rien aux antiquités et moins encore aux vitraux anciens.

— Il est vrai que...

— Vous n'avez d'ailleurs aucun besoin de rien y connaître. Tenez, regardez ceci.

Et Freux se levant brusquement alluma une lampe dissimulée derrière un piédestal d'ébène qui soutenait un long et haut vitrail.

— N'est-ce pas que c'est beau ?

Je me récriai surtout pour lui faire plaisir mais, tout ignorant que je fusse, je ne pouvais être insensible aux bleus admirables, aux rouges profonds qui s'éclairaient entre les noirs contours des plombs.

— Eh bien ! c'est un faux, s'écria Freux triomphalement. Et je me glorifie d'être le seul homme en France, même en Europe, qui sache travailler le vitrail exactement comme les anciens.

— Mais... ?

— Je vous vois venir. N'ayez aucune crainte; je ne

veux pas vous compromettre. Il me suffit de persuader quelques curés de campagne qu'ils ont tout intérêt à remplacer certains de leurs vitraux par certains des miens. Cela ne nuit pas à la réputation de leur petite église et je leur donne en outre une bonne somme d'argent avec laquelle ils peuvent soulager un tas de misères. Si on les trompait, si on ne leur annonçait pas cet admirable travail comme un faux, on pourrait avoir quelque scrupule à leur égard. Mais pas de cette façon-là.

— Et moi que puis-je faire pour... demandai-je si timidement que je ne pus terminer ma phrase.

— Vous pouvez, je crois, visiter les curés que je vous indiquerai; votre air innocent leur fera bonne impression, oui... oui... — (il me dévisagea longuement) — très bonne impression.

J'étais, à part moi, tout étonné qu'on me fît ainsi et tout aussitôt confiance pour une affaire d'importance; je ne savais pas que les malfaiteurs ont la rapidité de décision des grands capitaines et que celui-ci avait mesuré d'un coup mes incapacités, ma soumission virtuelle et le pouvoir qu'il aurait demain sur moi. Ce fut toujours mon lot de plaire par une trompeuse douceur et de sentir vivement s'éveiller en moi un esprit de révolte qui se tournait contre celui auquel je venais de me soumettre et contre moi-même !

— Allons, c'est dit, poursuivit-il, on vous adopte. Il y a des tas de choses que vous pourrez faire avec moi. Nous commencerons à la fin de la semaine. Et d'ici là voici de quoi n'être pas malheureux. Allez, prenez, prenez... c'est à valoir sur nos comptes — (il fourrait quelques billets dans ma poche) — Je vous laisse Morveau pour vous tenir compagnie. (Il ne dit point « pour vous surveiller », mais c'était ce que cela voulait exprimer.) Ah ! à propos, il faut que je lui parle, retournez avec les autres et envoyez-le moi. Et puis buvez, Bon Dieu ! déridez-vous. Hein ? Alors... copains ?

Il me tendit sa large main brune, mate, aux ongles

MAURICE SACHS

Histoire de John Cooper d'Albany

Ce livre, si volumineux soit-il, est inachevé. Entrepris au début de 1942, quarante-sept chapitres seulement ont été écrits par l'auteur.

Toutefois, malgré les lacunes, on suit sans peine l'attachant héros de Maurice Sachs. C'est qu'il s'agit ici d'un roman picaresque, composé d'aventures aisément détachables l'une de l'autre. Avec ses quatre cents pages, le manuscrit a été mené assez loin pour que John Cooper d'Albany se forme devant nous, nous intéresse et nous entraîne.

John Cooper d'Albany est un moderne Gil Blas, et la perfection, l'intérêt constant du récit nous font mesurer une fois de plus la perte que les lettres ont faite en la personne de Maurice Sachs.

Mais laissons parler un peu l'auteur. Nul mieux que lui ne peut nous présenter son héros. C'est, dit-il, «un homme comme beaucoup d'autres, moins bon que vous, meilleur jamais. S'il traîne de-ci de-là dans cet ouvrage quelque immoralité, il faut en accuser la vie et la société. Et s'il est une moralité à tirer de cet ouvrage, vous la trouverez au dernier mot de l'épilogue».

Quel est donc ce dernier mot ? Le voici : «Puissiez-vous rencontrer sur votre chemin l'amour et l'amitié unis en un seul être, ou l'amour d'un côté, l'amitié de l'autre ! Le reste ne vaut pas la peine d'être vécu.»

nrf

